

Presse

Brigitte Meyer enthousiasme Téhéran... En Iran où souffle un vent d'ouverture, Brigitte Meyer **déchaîne** l'enthousiasme du public iranien. /Téhéran/Siavosh Ghazi

Grossen Anteil am Erfolg hatte Brigitte Meyer, die im 4. Klavierkonzert (op. 58) den Raum zwischen poetischer Expressivität und dramatischem Schwung vehement auslotete : Vitale Kontrastfülle und geistige Klarsicht, spielerische Unbeschwertheit und feuriges Zupacken...
« Der Bund »

Avec les Musici de Montréal, Brigitte Meyer offre aux auditeurs un grand moment de **beauté pure** au travers des trois mouvements du concerto pour piano KV 415 de Mozart. / Lyne Hirt

Un touché et un **phrasé merveilleux d'imagination**, fait de caresses et de coups de griffes.... / Alexandre Barrelet/ « 24 Heures »

Meyer is a vivacious, forthright pianist... / J. Kosman / « Review »

Brigitte Meyer is a fluent and **sensitive** artist. I have found her playing always intelligent and beautiful, so that this well recorded issue is safely recommendable.
C.H./ « Gramophone »

Per il Festival pianistico di Brescia, la Meyer ha dimostrato da subito un temperamento deciso accanto a una tecnica fluida. / L.F. / « Bresciaoggi »

Ce ton sobre, toujours soucieux de la ligne et de la poésie, relève d'une unité de conception qui dame le pion aux tenants d'un Mendelssohn superficiel.
M. Le Naour/ « Le Monde »

Brigitte Meyer, c'est avant tout la continuité du discours, **le souffle** qui anime ses phrasés et la longueur du chant qui tient en haleine l'auditeur. /J.P. Baumeister /
« L'Express »

Her approach is warm and **lyric** in the slow movements, and fleet and sparkling in all the elfinlike scherzo passages, Meyer's inclusion of both sonatas on one disc makes this recording especially welcome. /C. Timbrell

mai 1984

Martha Argerich et Brigitte Meyer

Un duo flamboyant

Folle soirée, hier, aux Concerts de Montbenon ! Les pianistes Martha Argerich et Brigitte Meyer ont à juste titre déchainé l'enthousiasme d'un public absolument subjugué.

Il y a peu, j'avais relaté dans ces colonnes le récital donné à Beaulieu par les sœurs Katia et Marielle Labèque. A côté de quelques menues réserves, j'avais abondé en qualificatifs élogieux. Heureusement, je n'avais pas épuisé le vocabulaire des superlatifs. En effet, Martha Argerich et Brigitte Meyer se sont situées bien plus haut encore. Après le jeu nuancé des sœurs Labèque et leurs pastels délicats, c'était hier la fougue des filles du feu et le délire de la beauté dans la fougue des doigts. Je connais bien ces deux pianistes pour les avoir entendues séparément, mais je trouve que c'est encore une

dimension de plus lorsqu'elles jouent ensemble et que l'une relance l'autre sans discontinuer.

La soirée commença par les superbes « Variations en sol majeur » de Mozart, qui font chanter tour à tour les voix des quatre mains. Le tempo, un peu rapide, a gommé de cette œuvre le côté qui pourrait paraître didactique en ne nous laissant plus que le plaisir musical pur.

La « Sonate pour deux pianos » de Brahms, qui devint plus tard le « Quintette pour quatuor à cordes et piano » (contrairement à ce qu'on lit parfois), figurait au programme comme la pièce la plus substantielle. Les deux interprètes en ont fait une

merveille à la fois d'intimité et de dramatisation. Le discours se trouvait grandi sans tomber dans un pathétique de mauvais aloi, les basses étaient vigoureuses, mais sans épaisseur. Quelle beauté dans ces Boesendorfer !

Une première audition pour moi, ce fut la transcription que Ravel a faite des deux premiers « Nocturnes » de Claude Debussy, avec des nuages diffus et des fêtes éclatantes. La « Suite No 2 » de Rachmaninov (dont la valse fut bissée) fut vertigineuse, comme l'ovation qui a conclu le récital. Voilà ce qu'il advient quand deux pianistes se mettent en quatre pour former un tout dans une entité joyeuse et profonde.

Jean-Jacques Huber

Les couleurs de la vie

L'Orchestre de Padoue et Brigitte Meyer

Tout d'abord, rendons à César ce qui est à César, en l'occurrence la responsabilité musicale, de l'Orchestre de chambre de Padoue et de Vénétie, à Piero Toso, prestigieux violoniste, mercredi soir à la Salle de musique, et non à Bruno Giuranna, mentionné par erreur sur le programme.

Quelle bouffée de fraîcheur! Et Dieu sait si nous avons entendu d'excellents ensembles de chambre lors des concerts de la Société de musique. Justesse parfaite, vivacité du discours, pureté des attaques, de la sonorité, transparence, bref, tout ce qu'il faut pour rendre à n'importe quelle musique, fût-elle ressassée, les couleurs de la vie.

Boccherini, Rossini, «Sonate a quattro», Haydn, symphonie

«Marie-Thérèse»: mais c'est autre chose, la musique résonne avec plus d'éclat. A-t-on jamais entendu cordes plus brillantes, bois, cuivres, plus poétiques, «continuo» plus élastique? Et ces traits qu'on se lance d'un registre à l'autre, furent-ils jamais plus visuels? On n'en finirait plus d'éloges, et que dire de la vertigineuse virtuosité dont ces musiciens, à toutes les fonctions, peuvent être capables au bon moment? On a rarement aussi bien mêlé la grâce, la vivacité crépitante et la générosité musicale.

Dans ce contexte, la pianiste Brigitte Meyer abordait le concerto K 449 de Mozart. Œuvre d'une grande liberté à l'intérieur d'une forme rigide, la pia-

niste entre dans cet univers mozartien, assez tragique, sans violence inutile.

Un très bel équilibre de toutes les parties s'instaure alors, alternant éclaircies et plongées abyssales. Andante tombé du ciel, joué sans complaisance. Se gardant de toute enflure ténorisante, Brigitte Meyer instaure un climat indéfinissable qui rend si apaisante son interprétation. L'effectif de l'orchestre permet de mettre en valeur les jeux délicats de l'écriture, du dialogue. Le final est un véritable chant de joie.

Le public se réjouit - les longs applaudissements l'ont prouvé - de retrouver Brigitte Meyer, le 14 décembre, avec la violoniste russe Eva Graubin. D. de C.

CLASSIQUE Concert d'abonnement OCL-Espace 2

Vivaldi, une nouvelle saison

Une déception, le remplacement d'une œuvre exigeante de K.A. Hartmann par une page trop rabâchée de Britten, et une consolation, le jeu de Brigitte Meyer, interprète inspirée de Mozart.

Vivaldi, Hartmann – hélas remplacé sans explication par Britten – et Mozart, avec le concerto pour piano No 25 joué par Brigitte Meyer, étaient à l'affiche du 1er concert d'abonnement OCL/RSR-Espace 2, vendredi dernier à la salle Paderewski de Montbenon. A la tête de l'Orchestre de Chambre de Lausanne: Otmar Maga, chef d'origine germano-hongroise, et actuel directeur titulaire du Korean Symphony Orchestra, à Séoul.

Cette nouvelle saison offrira à l'OCL l'occasion d'affiner sa manière d'interpréter Vivaldi, à nouveau bien présent dans les programmes des mois à venir, après des années de quasi-absence. Pour l'heure, on a dû se contenter d'une approche encore un peu fruste de la musique du «Prêtre roux», au gré d'une traduction passablement heurtée et saccadée du Concerto dit pour l'orchestre de Dresde, pour violon, deux flûtes, deux hautbois, deux bassons, cordes et clavecin. Cela en dépit des prestations individuelles irréprochables des solistes concernés.

Tromper l'attente

Charmante, mais modeste, la simple *Symphonie* de Britten ne pouvait faire oublier notre légitime déception, qui

toutefois ne devrait être que momentanée: on nous promet la *Symphonie* No 4 pour cordes (1947) de Karl Amadeus Hartmann pour un concert ultérieur. Pour tromper cette attente, une consolation est possible: l'écoute répétée du disque gravé naguère par Raphaël Kubelik, ami du compositeur munichois et serviteur exemplaire de cette musique poignante et grave, mais dont la complexité nécessite une préparation minutieuse et approfondie.

En revanche, quelle joie d'entendre l'OCL et Otmar Maga dialoguer avec Brigitte Meyer dans le *Concerto en Ut*, K. 503, de Mozart, un des plus développés de la série. Après l'imposante introduction orchestrale, la soliste semblait prendre possession de l'espace sonore, et entraîner l'OCL dans un discours mêlant passion et tendresse, fermeté et sensualité (*allegro maestoso initial*), tension intérieure et poésie nocturne (*l'andante*), bravoure et vivacité frémissante (*l'allegretto final*). Jamais pris en défaut, mais rarement affirmé avec l'éclat incomparable de l'autre soir, le talent de Brigitte Meyer, mozartienne dans l'âme, aura rallié tous les suffrages et séduit tous les cœurs. Salle pleine, et enthousiaste. On l'eût été à moins.

Yves Allaz

Pour vous abonner au

JOURNAL de GENÈVE

ET GAZETTE DE LAUSANNE

appelez le

155'00'12

l'appel est gratuit!

Heller et Mendelssohn, ces romantiques que l'on ignore

Trois pianistes européens, dont la Lausannoise Brigitte Meyer, exhument des perles oubliées du romantisme germanique. Etourdissant.

Combien de chefs-d'œuvre dorment encore dans les tiroirs!... Prenez le répertoire romantique pour le piano. Pour sûr, vous connaissez Schumann, Chopin, Liszt. Peut-être même quelques «Romances sans paroles» ou le «Rondo capriccioso» de Mendelssohn. Mais ses juvéniles «Sonates»? Et les «7 Charakterstücke op. 7»? La pianiste lausannoise Brigitte Meyer a eu la providentielle idée d'exhumer ces œuvres mal aimées à force d'être mal connues...

d'introspection rêveuses. Quant aux «Charakterstücke», ils forment un curieux mélange entre un contrepoint «à la Bach» et une atmosphère mystérieuse pleine de lutins espiègles sortis tout droit du «Songe d'une nuit d'été»!



Le jeune Felix jouissait d'une étonnante faculté de mimétisme: l'ombre des «op. 101» et «106» beethovéniens plane sur ses «Sonates No 1» et «No 3», sans qu'elles renoncent jamais à leurs qualités propres de fluidité et

Brigitte Meyer possède à la fois les doigts agiles et le sens de l'architecture nécessaire à cette musique. Elle y ajoute des couleurs, un dynamisme absolument envoûtants. Et si la musicienne

romande nous offrait l'intégrale mendelssohnienne de qualité qui manque cruellement au catalogue?...

Stefen Heller, Hongrois formé à Vienne avant de s'établir à Paris, contemporain de Liszt et de Wagner, est mille fois moins connu que Mendelssohn. A en juger par deux CD qui viennent de paraître, cet oubli est parfaitement injustifié. Catherine Joly se lance dans un panorama varié de ses productions pianistiques, qui culmine dans les «4 études sur le «Freischütz» de Weber», étourdissantes paraphrases de quelques-uns des plus beaux thèmes du «premier» opéra romantique. Daniel Blumenthal, quant à lui, nous invite à suivre les traces du Stephen Heller «promeneur solitaire». De sous-bois en collines

verdoyantes, avec moins de tempérament mais plus de subtilité que sa collègue française, le pianiste américain fait scintiller les «Rêveries d'artiste» de Stephen Heller avec un sens patent de la narration. Deux CD pour se familiariser avec un grand inconnu.

LUCA SABBATINI

▷ FELIX MENDELSSOHN (1809-1847): «Sonates op. 6 et 106». «7 Charakterstücke op. 7». Brigitte Meyer (piano). Jecklin-Disco JD 661-2 (1 CD).

▷ STEPHEN HELLER (1813-1888): «Œuvres pour piano». Catherine Joly. Accord 201592 (1 CD).

▷ STEPHEN HELLER: «Promenades d'un solitaire (3 suites pour piano)». Daniel Blumenthal. Etcetera KTC 1116 (1 CD).

FANFARE, SEPT./OCT. 1993

MENDELSSOHN: Piano Sonatas: In E, op. 6; In Bb, op. 106. Seven Character Pieces, op. 7. Brigitte Meyer, piano. JECKLIN JD 661-2 [DDD]; 71:00. (Distributed by Albany.)

Brigitte Meyer, a Swiss pianist and winner of the Bösendorfer and Haskil competitions in the 1970s, is a player familiar from two Mozart recordings. Here she is a persuasive advocate for Mendelssohn's rather neglected op. 7 and his two mature sonatas (which are roughly contemporaneous despite their distant opus numbers). Her approach is warm and lyric in the slow movements, and fleet and sparkling in all the elfinlike scherzo passages. Perhaps Murray Perahia's playing in op. 6 is a bit more overtly romantic (I have only heard his recording once, some time ago), but Meyer's

inclusion of both sonatas on one disc, with the bonus of the interesting op. 7 pieces (cousins of Schubert's Impromptus), makes this recording especially welcome. The sound is as natural and clean as the playing.

Charles Timbrell

Au Théâtre de Vevey

Une grande dame du piano

Hier soir, au Théâtre de Vevey, le Théâtre de la Grenette présentait en récital la pianiste Brigitte Meyer. Ce concert était organisé, rappelons-le, au profit de «Saving our Heritage», association pour la sauvegarde du patrimoine historique et culturel de la République tchèque. Le bénéfice de la soirée est destiné à la restauration des fresques de l'église St-Jacob (XIV^e siècle) à Libis, proche de Prague.

Brigitte Meyer figure au nombre des artistes qu'on entend trop peu dans la région: c'est qu'elle est en tournée quelque part où son talent est attendu.

En début de récital, on écoutait la Sonate Hob XVI: 52, de Joseph Haydn. Ordonnée selon les règles de son temps, elle s'ouvre par un Allegro plein d'esprit, dans lequel la pianiste réussit avec son aisance habituelle quelques moments de virtuosité étincelante. L'artiste les insère dans le tissu du discours avec le naturel né du travail soutenu. Dans l'Adagio central se dévoile toute la poésie de Haydn, liant la majesté à la plénitude. Un Presto final offre de nouveaux instants de vélocité virtuose.

Brigitte Meyer joue ensuite Brahms: huit «Klavierstücke» op. 76. On l'entend souveraine quant au respect du mouvement, indiqué avec précision par le compositeur. Ceux qui verraient encore Brahms sous les traits d'un Germain mal dégagé de ses brumes du Nord auraient trouvé hier cent occasions de rectifier leur préjugé; par exemple à l'écoute du deuxième Capriccio,

pure merveille de finesse détaillée avec un art consommé. Les pages de Brahms permettent d'apprécier la qualité hors du commun d'une sensibilité nourrissant le moindre trait. On est incité au rêve, au plus merveilleux vagabondage, par le truchement d'une musique complexe sans être compliquée pour autant. Au point que quelques accords peuvent suffire à établir une atmosphère.

Le public écoute ensuite «Dans le brouillard», de Leos Janacek. Encore un auteur mieux connu par sa musique d'opéra que par le reste de son abondante production. Il y a, c'est incontestable, une méconnaissance affligeante de la musique pour piano du compositeur tchèque. De sorte que l'auditeur ne découvre ses beautés qu'à de rares occasions. Expressive, vigoureuse, elle fait le bonheur, à travers ses contrastes violents, d'un tempérament artistique tel que celui de Brigitte Meyer.

Le récital prenait fin dans la douceur robuste où vit l'inspiration de Mendelssohn. De ce très grand romantique, la pianiste joua six Romances sans paroles. Elle paraît bien en avoir pénétré tous les secrets. Il suffit de se remémorer, par exemple, le jeu frémissant de l'op. 53 No 3, ou la prestesse aérienne de l'op. 67 No 4 pour en être convaincu. On dira enfin la prodigieuse sécurité, comme tout au long du récital, d'une grande dame du piano. Elle offrit encore en bis une page de Haydn.

Robert Genton

Récital 9.11.95.

La lecture réconciliée d'une pianiste sensible

En récital, jeudi soir, au Théâtre de Vevey, Brigitte Meyer a donné le meilleur d'elle-même dans Janacek et Mendelssohn.

Dans une très élégante robe moirée, avec un sourire presque timide, Brigitte Meyer apparaissait, jeudi dernier, sur la scène du Théâtre de Vevey, pour un récital en faveur de l'association Saving Our Heritage. La pianiste, lausannoise d'adoption, avait choisi d'entrer en matière avec une *Sonate en mi bémol*, de Haydn, qui précédait les *Klavierstücke opus 76*, de Brahms. Si différentes que peuvent être ces deux œuvres, nous y avons entendu beaucoup de similitudes en terme d'interprétation. Le discours de Brigitte Meyer est fluide avant tout, mais s'appuie sur un fort ancrage dans le cla-

vier. Poigne, élan, mouvement se sont par instants transformés en nervosité. Ça et là, une respiration plus ample, une attitude à peine plus contemplative n'auraient pas fait de mal à la musique de Brahms, tout particulièrement.

Dans la deuxième partie du concert, *Dans le Brouillard*, de Léos Janacek, semblait immédiatement générer plus de climats, grâce à un toucher et un phrasé merveilleux d'imagination, fait de caresses et de coups de griffe. Pour terminer, six *Romances sans Paroles*, de Mendelssohn, présentées comme une réconciliation, sur le mode de l'élé-

gance et de la douceur. Brigitte Meyer est superbement à l'aise dans ces pages parfois délicates au niveau technique, et les enrobe d'une affection, d'une simplicité qui sonnent juste. En bis et dans le même registre, le dernier mouvement d'une *Sonate en mi mineur*, de Haydn.

... Et en postlude, une flèche contre Billetel, source ce soir-là d'un désagréable cafouillage, qui s'est soldé par une totale amnésie quant aux réservations, impliquant une cohue aux caisses et un retard de plus de vingt minutes du concert.

Alexandre Barrelet □



Brigitte Meyer a fait merveille jeudi dernier, taquinant l'ivoire de ses doigts alertes, alternant caresses et coups de griffe pour le bonheur des mélomanes. Varrin-a-

AVEC BRIGITTE MEYER

Merveilleuse soliste

— J'aime jouer à Martigny, déclare Brigitte Meyer, parce que le public est chaleureux.

En effet, pour le dernier concert de la saison musicale à la Fondation Pierre Gianadda, la pianiste a reçu des ovations répétées, elle a enthousiasmé ses auditeurs et fut applaudie à tout rompre.

Quand on pense que cette jeune femme vient d'être mère pour la seconde fois, qu'elle mène vaillamment une vie de soliste, s'entraîne plusieurs heures par jour et trouve le temps d'être maîtresse de maison, on reste surpris devant ce tour de force.

— J'ai commencé très jeune, explique-t-elle, puisque j'ai donné mon premier concert avec orchestre à 11 ans. A cette époque, j'étais horriblement timide et je fonçais des coulisses vers mon clavier sans regarder personne. Aujourd'hui, au contraire, je suis heureuse de découvrir dans la salle des visages amis.

Jouer sous la direction de René Klopfenstein est on ne peut plus agréable. Non seulement nous pratiquons le même amour de Mozart, mais c'est un chef qui possède une qualité rare: il ne force pas les musiciens avec son geste, il les laisse respirer.

On doit dire que jouer à la Fondation Pierre Gianadda, entouré de belles peintures, est extrêmement enrichissant. On sent la présence des œuvres d'art, elles vous exaltent.

Je ne sais pas si tous les citoyens de Martigny comprennent la chance qu'ils ont avec cette Fondation qui leur apporte un bienfait culturel inespéré pour une petite ville.

LES APRÈS-CONCERTS DE LA FONDATION

— Et puis les après-concerts au Forum sont uniques. Jeudi, je jouerai à La Chaux-de-Fonds, dimanche à Yverdon, le 14 octobre à Rome. Mais nulle part, je ne trouverai la chaude atmosphère des après-concerts de Martigny où l'on ne sent plus ni l'épuisement de s'être donné à fond, ni cette angoisse qui vous prend quand on est sorti de soi pour s'extérioriser. Oui, il n'y a nulle part des après-concerts comme ici...

Ce qui serait formidable à la Fondation, ce serait de pouvoir jouer au centre du temple, au lieu d'être perché au bas des escaliers. Et je crois que c'est très réalisable si on recouvre les pierres gallo-romaines d'une épaisse couche de plastique transparent, qui n'empêcherait pas de voir les ruines et permettrait, sans rien abîmer, de placer un orchestre, un piano dans ce quadrilatère. On se sentirait lié avec les vestiges et la sonorité y gagnerait encore.

— Vous disiez que vous vous êtes produite en public à l'âge de 11 ans?

— Dans ma famille tout le monde est musicien. Mon père chante, ma mère joue du piano, ma sœur Anne-Marie du violon. La musique, je l'ai dans mon cœur, dans mon sang. Il était normal que je commence ma carrière très tôt. Mais je l'ai interrompue à l'âge de 24 ans pour aller à Vienne, étudier pendant quatre ans avec le fameux professeur de l'Académie: Steidlhofer. Il me disait en riant: *Toi, tu n'es pas Suisse, il n'est pas possible que tu sois Suisse avec les dons que tu as.* Il est vrai que j'ai des origines saxonnes.

Je souhaite à tous les jeunes musiciens de faire l'expérience de Vienne où l'on est confronté avec



des centaines d'autres musiciens et où l'on peut écouter les meilleurs pianistes du monde.

— Comment faites-vous avec vos enfants pour trouver la paix nécessaire à la préparation de vos tournées?

— Je chante ce que j'ai à jouer et je fais beaucoup de travail mental tout en cuisinant. La construction d'une œuvre, je peux l'imaginer sans piano.

Dans un morceau de musique, il faut trouver les points culminants et les phrases, puis on réunit les petits détails en une grande ligne. Pour cela on n'a pas besoin d'instrument. Je peux le faire toute la journée en m'occupant du linge ou en lavant la salade...

Rappelons que Brigitte Meyer a quitté Vienne «Premier Prix. Première Nommée» et qu'elle est également «Première Finaliste» du Concours Clara Haskil de Vevey.

Marguerite Bouvier

SPSAS-VALAIS: 10^e ANNIVERSAIRE

Jean-Pierre Giuliani affirme

Combat inégal à l'OCL

A la fin du XVIII^e siècle s'est opérée une révolution musicale qui a vu la toute puissance du clavecin décliner, puis disparaître au profit du piano. Les grands compositeurs classiques comme Haydn et Mozart ont vécu cette transition.

Ainsi, les concertos pour clavier de Joseph Haydn peuvent se jouer autant au clavecin qu'au piano. Pour permettre à l'auditeur de juger du résultat, lundi soir au Métropole, l'OCL avait invité en première partie (l'autre étant consacrée à la *Trente-neuvième Symphonie* de Mozart), deux artistes romandes pour défendre deux concertos de Haydn, l'un au clavecin par Christiane Jaccottet, l'autre au piano par Brigitte Meyer.

Les deux partitions ne sont pas pour autant équivalentes. Il était donc judicieux de confier celui en *sol* au clavecin puisque cette œuvre n'est accompagnée que par les cordes. Son caractère extrêmement classique le rattache aussi au passé, dans un style certes plaisant, mais qui ne laisse pas de traces dans la mémoire.

Même si Christiane Jaccottet a su maintenir un discours équilibré avec l'orchestre, même si elle a donné à ces pages toute la légèreté insouciant que son toucher délicat lui permet, la comparaison est cruelle lorsque Brigitte Meyer débarque pour défendre le *Concerto en ré*. Un piano, et à plus forte raison un Steinway, aura toujours raison du timide clavecin. La pianiste était d'autant plus avantagée que la substance de ce concerto est autrement plus dense que celle du précédent. Haydn, toujours raffiné et élégant, se révèle rusé en diable pour faire rebondir les rythmes. Il se régalait ici à surprendre l'auditeur par des facéties spirituelles et croustillantes que Brigitte Meyer traduit avec son tempérament cinglant.

La comparaison, inévitable et sans surprise, tourne à l'avantage de la pianiste, mais Christiane Jaccottet n'est pas en cause: les dés étaient pipés dès le départ.

Matthieu Chenal □

24 H. 18 11 98

Brigitte Meyer enthousiasme Téhéran

La grande pianiste suisse est en tournée en Iran, où souffle un vent d'ouverture. Salle comble, dimanche, dont une majorité de jeunes, pour le premier des cinq concerts. Impressions.

«Ce concert m'a donné une grande émotion. J'ai senti que c'était quelque chose hors du commun, à la fois pour eux et pour moi. J'ai senti une très grande attention de leur part, il y avait un silence parfait dans la salle. J'ai aimé donner de la musique ici parce que j'ai senti qu'il y avait une très grande soif de culture.»

Celle qui tient ces propos n'est autre que la grande pianiste suisse Brigitte Meyer, qui est en tournée en Iran pour donner cinq concerts au Centre culturel de Niavaran, dans le nord de Téhéran. Dimanche soir, pour le premier concert, la salle était bien sûr pleine. Au programme Chopin, Mozart, Frank Martin ou encore

Franz Joseph Haydn. Habillée d'une longue robe verte et couverte d'un petit fichu sur la tête, Brigitte Meyer a déchaîné l'enthousiasme du public iranien composé de trois cents personnes, essentiellement des jeunes. «Le premier jour, j'ai donné un cours à une douzaine d'élèves. C'était merveilleux d'avoir ce contact avec ces jeunes qui étaient friands d'apprendre. Dans ce cas, on donne plus volontiers, bien sûr. J'ai été très surprise par leur niveau très élevé. Ils avaient une très grande sensibilité, une très grande aisance dans la musique occidentale», affirme Brigitte Meyer.

«Certes, je dois porter un foulard. Cela me gêne beaucoup pour jouer.

Ce n'est pas une question de principe, mais une question pratique. Parce que les projecteurs de scène donnent très chaud et puis il faut avoir les oreilles dégagées pour entendre la musique et là, les oreilles sont couvertes. Mais j'ai décidé qu'il s'agissait d'un détail. Le message de la musique est plus important que tout», dit-elle en riant.

Les guichets ont été véritablement pris d'assaut dès le premier jour. «Il y a une telle demande que je pourrais donner cinq autres concerts», affirme Brigitte Meyer. En tout cas, ce type de concert était impossible il y a encore un ou deux ans. Mais grâce à l'élection du président iranien, Mohammad Khatami, en avril 1997, un

vent d'ouverture souffle sur la société iranienne. Une ouverture que l'on perçoit sur le plan politique, mais aussi culturel. Ainsi, en février dernier, lors des festivités pour le 20^e anniversaire de la Révolution, on a pu assister à des concerts de musique pop organisés par de jeunes artistes iraniens. De même, depuis un mois, les Téhéranais peuvent admirer les tableaux de grands peintres occidentaux — Picasso, Giacometti, Francis Bacon, Juan Miró, etc. — au Musée des arts contemporains de Téhéran. Des tableaux qui avaient été achetés avant la Révolution de 1979 et qui n'avaient pas été montrés au grand public depuis vingt ans.

Téhéran / Siavosh Ghazi □

paru le mardi 13 avril 99
dans 24 - Heures

Journal de Paris

23.8.02

LEBRIEINGUE «Exchange.UZ»

Samedi, dès 15h, Telebelingue présentera son émission spéciale réalisée dans le cadre d'Expo 02 consacrée à «Exchange 02», un échange entre écoliers bernois et genevois. Une première diffusion en langue française est prévue à 16h, ponctuée d'interviews dans les deux langues. Différentes re-diffusions sont ensuite programmées, à 20h, puis à 23h, ainsi qu'à 2h.

L'OREILLE CRITIQUE

Bethoven selon Brigitte Meyer

Les prestations de Brigitte Meyer à Bière sont toujours un événement. Mercredi soir, le pianiste a joué au Palais des Congrès pour le traditionnel concert dédié aux amis de l'orchestre. Sous la direction de Jost Meier, la SOB a réjoui un public trop peu nombreux.

L'ouverture en mi bémol de La Fille enchantée de Mozart signe la victoire de la lumière sur les Ténèbres. L'ensemble réussit son entrée de la plus belle manière. L'Adagio initial est animé avec initiative et confiance. Les notes s'enveloppent d'une couleur franche et la complémentarité du tissu orchestral de l'œuvre ne trompe pas les musiciens. Le second mouvement arrive avec un indécise d'une mélodie où les trois accords célèbres s'échangent et se font entendre. Tout finit bien, notamment avec fermement. Toute l'attention de la soirée est portée sur le Concerto no 3 de Beethoven (opus 37). L'œuvre marque un progrès dans l'équilibre entre les protagonistes. Jost Meier et Brigitte Meyer s'expriment tous deux en véritables partenaires de jeu. En guise de preambule, la double exposition de l'orchestre révèle la précision de l'ensemble. Fluidité du jeu, respirations et nuances démontrent toute l'efficacité du chef. Dans ce thème inaugural,

le dynamisme presque solennel respicndit et le lyrisme résonne dans de la soliste insature un dialogue bientôt multiplié en un foisonnement de modulations. La pianiste souligne l'ampleur du phrase de Beethoven, sa netteté du trait et cette sublime approche de la perfection dans l'écriture.

Dans le Largo, plus harmonique que proprement mélodique, Brigitte Meyer écoute et mêle les ambiances nocturnes du mouvement aux ronds de l'orchestre. Impenitible. L'artiste façonne un univers poétique inrapable dans lequel la souplesse et la force s'associent pour créer un chant temporel et magistral. Les épisodes contrastés du final portent Jost Meier dans un entrain vigoureux où les échanges serrés créent un sens subtil.

Après l'ouverture «Les Joyeuses commères de Windsor» de Niccolai, les musiciens ont conclu la soirée par quelques variations sur un thème de Purcell. Le Young Persons' Guide to the Orchestra de Briten assure à l'orchestre un final éclatant. Explosions de percussions et puissance des vents, cette promenade sonore ultime souligne toute la valeur de la formation bernoise à l'aube d'une saison prometteuse. Antoine Morata

on des 100 premiers jours d'Expo.02 sur le centre-ville et ses commerces

résultats encourageants



théâtre de manifestations et d'expositions pendant toute la durée (JdJ-a)

fonction d'une vue aérienne et tridimensionnelle, démultipliant l'espace pour redessiner un rectangle entouré à chaque fois de groupes de trois, comme les trois femmes venues embaumer le corps de Jésus, apportant les aromates, lissant les bandelettes.

Des éléments que l'on retrouve, à leur mesure et sans mesure, dans les tableaux d'Eve Monnier. Gigantesques, ils donnent à l'espace sa véritable dimension, l'habite, lui donne corps tout en laissant la part belle au corps, aux corps, qui se confondent dans la lumière. Présence et absence, tour à tour confondus, perdus, pour évoquer une transcendance possible.

Ombre et lumière sont les deux faces du monde, qui s'illustrent par la peinture et la sculpture, dans des céramiques par exemple, qui forment et sculptent les trois moments de la mise au tombeau, ou de la ré-

surrection. La perte de confiance, sous un ciel brun, pesant, agité de légers mouvements. La nouvelle espérance, une pierre noire, qui cède peu à peu à la lumière, pour enfin inscrire la vérité dans un carré. Un carré qui se mue en bandelettes par le biais de Minjun Luo, qui a respecté à la lettre la ponctuation, retrouvé les espaces vides, autant de blancs du texte, pour le laisser respirer. Se réciter, à sa manière. Dans l'église du Pasquart, à certaines heures du jour, comme se plaît à le relever Christiane Jordan, l'éclairage est voilé par cette présence, l'espace en est modifié, différemment configuré. En résulte une atmosphère toute particulière, propice à la méditation, loin de l'agitation quotidienne. Jusqu'au 20 octobre, l'église du Pasquart donne la possibilité de s'échapper, tout en se retrouvant. Etonnant.

C.L.

Bilan dans la région

échange de programmes entre écoles bernoises et genevoises. Une première diffusion en langue française est prévue à 16 h, ponctuée d'interviews dans les deux langues. Différentes rediffusions sont ensuite programmées, à 20 h, puis à 23 h, ainsi qu'à 2 h.

L'OREILLE CRITIQUE

Beethoven selon Brigitte Meyer

Les prestations de Brigitte Meyer à Bienne sont toujours un événement. Mercredi soir, la pianiste a joué au Palais des Congrès pour le traditionnel concert dédié aux amis de l'orchestre. Sous la direction de Jost Meier, la SOB a réjoui un public trop peu nombreux.

L'ouverture en mi bémol de *La Flûte enchantée* de Mozart signe la victoire de la Lumière sur les Ténèbres. L'ensemble réussit son entrée de la plus belle manière: l'Adagio initial est attaqué avec initiative et confiance; les notes s'enveloppent d'une couleur franche et la complexité du tissu orchestral de l'œuvre ne trompe pas les musiciens. Le second mouvement arrive avec insolence et brise l'allure un peu indécise d'une mélodie où les trois accords célèbres s'échelonnent avec fermeté. Toute l'attention de la soirée est portée sur le Concerto no 3 de Beethoven (opus 37). L'œuvre marque un progrès dans l'équilibre entre les protagonistes: Jost Meier et Brigitte Meyer s'expriment tous deux en véritables partenaires de jeu. En guise de préambule, la double exposition de l'orchestre révèle la précision de l'ensemble. Fluidité du jeu, respirations et nuances démontrent toute l'efficacité du chef. Dans ce thème inaugural,

le dynamisme presque solennel resplendit et le lyrisme répondant de la soliste instaure un dialogue bientôt multiplié en un foisonnement de modulations. La pianiste souligne l'ampleur du phrasé de Beethoven, sa netteté du trait et cette sublime approche de la perfection dans l'écriture.

Dans le Largo, plus harmonique que proprement mélodique, Brigitte Meyer écoute et mêle les ambiances nocturnes du mouvement aux rondeurs de l'orchestre. Imperturbable, l'artiste façonne un univers poétique impalpable dans lequel la souplesse et la force s'associent pour créer un chant atemporel et majestueux. Les épisodes contrastés du final portent Jost Meier dans un entrain vigoureux où les échanges serrés crépitent sans faiblir.

Après l'ouverture «*Les joyeuses commères de Windsor*» de Nicolai, les musiciens ont conclu la soirée par quelques variations sur un thème de Purcell: le «*Young Persons' Guide to the Orchestra*» de Britten assure à l'orchestre un final éclatant. Explosions de percussions et puissance des vents, cette promenade sonore ultime souligne toute la valeur de la formation biennoise à l'aube d'une saison prometteuse. Antoine Morata

Brigitte et Charlotte Meyer: un moment de bonheur et d'émotion

C'est par un moment de bonheur que s'est achevée dimanche la 18^e Quinzaine culturelle, avec le concert donné à la collégiale Saint-Germain par Brigitte Meyer, pianiste d'envergure internationale, et sa fille Charlotte, jeune violoniste de 19 ans dont le talent, la maturité se sont imposés d'emblée. La complicité des deux musiciennes, leur plaisir communicatif, la beauté du décor, avec les nouveaux vitraux d'Yves Voirol complétant ceux de Coghuf, ont fait de ce rendez-vous musical un moment chaleureux, chargé d'émotions.

On regrettera seulement que le public n'ait pas été plus

nombreux (une soixantaine de personnes), et qu'avec si peu de monde l'acoustique en ait souffert par excès de réverbération. Mais enfin, seuls les passages les plus lestes en ont un peu pâti, à l'image de la *Fantaisie en fa dièse mineur* op. 28 pour piano de Mendelssohn, dont les subtilités furent parfois gommées par une trop grande générosité sonore. Néanmoins, l'aisance, le jeu vif et chantant de Brigitte Meyer ont fait des merveilles.

D'entrée, avec la *Sonate en ré majeur* KV 306 pour violon et piano de Mozart, le public a été conquis par la radieuse connivence des deux musiciennes, les phrasés coulants,

le jeu alerte et poétique, la fraîcheur. On passait au romantisme ensuite, avec le *Souvenir d'un lieu cher* de Tchaïkovski, pièce mélodieuse, descriptive, tout en nuances, puis à la *Sonate NG 1* opus 78 pour violon et piano de Brahms, pour atteindre la pointe de l'émotion, le frisson.

Un jeu tout en finesse

Si le public s'attendait à une prestation de haute qualité de la part de Brigitte Meyer, dont la mobilité d'un jeu tout en finesse ou robuste et même cassant quand il le faut a fait la réputation, il ignorait tout de

Charlotte Meyer, qui donnait là un de ses premiers concerts. Quelle maturité, quelle aisance, et surtout quelle plénitude du son, jusque dans les murmures. La jeune violoniste joue de manière expressive, son chant est coloré, naturel et varié, s'affirmant tout autant dans le classicisme de Mozart, aux traits rapides et souples, que dans les lentes respirations de Brahms, où couleurs et nuances sont essentielles.

Charlotte Meyer, qui a de qui tenir, en a donné une interprétation convaincante, riche, prenante, d'une poésie épurée, hors de toute affectation. Un magnifique moment d'émotion. (gi)

L'OREILLE CRITIQUE

Beethoven selon Brigitte Meyer

Les prestations de Brigitte Meyer à Bière sont toujours un événement. Mercredi soir, la pianiste a joué au Palais des Congrès pour le traditionnel concert dédié aux amis de l'orchestre. Sous la direction de Jost Meier, la SOB a réjoui un public trop peu nombreux.

L'ouverture en mi bémol de La Flûte enchantée de Mozart signe la victoire de la lumière sur les Ténèbres. L'ensemble réussit son entrée de la plus belle manière. L'Adagio initial est attaqué avec initiative et confiance, les notes s'enveloppent d'une couleur franche et la complexité du tissu orchestral de l'auvre ne trompe pas les musiciens. Le second mouvement arrive avec insolence et brise l'allure un peu indéfinie d'une mélodie où les trois accords célèbres s'échelonnent avec fermeté. Toute l'attention de la soirée est portée sur le Concerto no 3 de Beethoven (opus 37). L'œuvre marque un progrès dans l'équilibre entre les protagonistes. Jost Meier et Brigitte Meyer s'expriment tous deux en véritables partenaires de jeu. En guise de préambule, la double exposition de l'orchestre révèle la précision de l'ensemble. Fluidité du jeu, respirations et nuances démontrent toute l'efficacité du chef. Dans ce thème inaugural,

le dynamisme presque solennel resplendit et le lyrisme répondant de la soliste instaure un dialogue bientôt multiplié en un foisonnement de modulations.

La pianiste souligne l'ampleur du phrasé de Beethoven, sa netteté du trait et cette sublime approche de la perfection dans l'écriture.

Dans le Largo, plus harmonique que proprement mélodique, Brigitte Meyer écoute et mêle les ambiances nocturnes du mouvement aux rondeurs de l'orchestre imperturbable. L'artiste façonne un univers poétique palpable dans lequel la souplesse et la force s'associent pour créer un chant atemporel et majestueux. Les épisodes contrastés du final portent Jost Meier dans un entrain vigoureux où les échanges serrés crépitent sans faiblir.

Après l'ouverture «Les joyeuses commères de Windsor» de Nicolai, les musiciens ont conclu la soirée par quelques variations sur un thème de Purcell, le «Young Persons Guide to the Orchestra» de Britten assuré à l'orchestre un final éclatant. Explosions de percussions et puissance des vents, cette promenade sonore ultime souligne toute la valeur de la formation biennoise à l'aube d'une saison prometteuse. **Antoine Morata**

Meier + Meyer

MUSIK Jost Meier, Brigitte Meyer und das Bieler Symphonieorchester gestalteten das Gönnerkonzert der Sommerformation im Kongresshaus zum Ereignis.

tt-Einmal gastiert die mit talentierten Praktikanten der Stiftung Schweizer Orchester-Nachwuchs durchsetzte Sommerformation des Bieler Symphonieorchesters (OGB) jeweils im Kongresshaussaal – im Gönnerkonzert, das als einzige Veranstaltung im sommerlichen Freilicht-Zyklus den Einbezug eines Flügels gestattet. Jost Meier, der Mitbegründer und langjährige Chefdirigent der Bieler Orchestergesellschaft, war für diesen Abend wieder einmal an die Stätte seines früheren Wirkens zurückgekehrt und entlockte dem optimal aufgelegten und spürbar einsatzfreudigen Ensemble philharmonische Klänge von respektabler Präzision. Meier ist und bleibt ein grundmusikalischer, dem geistigen Anspruch wie dem Tiefgang gleichermassen verpflichteter Künstler, und unter seiner Stabführung wurde Mozarts Ouvertüre zur «Zauberflöte», Nicolais Ouvertüre zur Oper «Die lustigen Weiber von Windsor» und den Begleitaufgaben zu Beethovens 3. Klavierkonzert inspiriert gedient. Den heftigsten Publikumserfolg erzielte Meier allerdings mit der fulminanten Wiedergabe von Benjamin Britten's «Young Person's Guide to the Orchestra»: Hier entlockte er seinem Orchester so viel Spielfreude, Glanz und instrumentale Virtuosität, dass des akustischen Vergnügens kaum ein Ende war.

Zwischen den drei Orchesterwerken erklang Beethovens c-Moll-Klavierkonzert. Der Solopart war Brigitte Meyer anvertraut worden – eine kluge Wahl, erwies sich die manuell souveräne Pianistin doch als Gestalterin von hohem Format, die der innig-beseelten Lyrik wie der vital-spannungserfüllten Dramatik ihrer Aufgabe untadelig gewachsen war. Die Rückkehr der beliebten Musikerin in ihre Heimatstadt fand denn auch zu Recht herzliche Zustimmung: Dank Meier, Meyer und dem OGB-Orchester weitete sich der Abend zum haftenden Erlebnis.